

Philippe Madec

L'espace

propos sur la crue intérieure

ce texte a été publié dans la revue POIESIS de juin 2002

Deux constats peuvent servir à amorcer notre échange. L'un porte sur la demande d'architecture : hier, ce qui donnait sens au Projet architectural et urbain découlait d'une visée politique et sociale au service de laquelle les architectes engageaient la puissance des arts, sciences et techniques. À présent, aucune intention politique ne nourrit nos actions. Nous sommes orphelins du politique, mais pas orphelins de la cité et de citoyens, pas orphelins de la société qui, pour sa part, réclame une garantie des conditions du vivre ensemble. Un vivre ensemble élargi à la « nature ». Le second porte sur les moyens mis en œuvre par les architectes : « avant », il y avait la volonté d'une recherche de la plus grande puissance en vue de transformer le monde ; aujourd'hui, il y a l'envie responsable de la plus large intégration du monde.

Aussi, dans notre situation inédite, à la sortie du Modernisme et du Post-Modernisme, à l'entrée dans une condition que nous ne savons pas nommer, des notions et des états anciens, souvent inusitées, prennent un sens inédit, engagent de nouvelles valeurs : la fragilité dans l'homme et dans la nature ; sans doute mieux vaut-il dire : la fragilité dans ce qu'il reste d'humanité et ce qu'il reste de nature ; le reste donc ; la défaite dans l'œuvre d'art ; la modestie en architecture ; le flou dans l'approche scientifique ; l'inconnu pour l'admettre ; la pauvreté en musique ; le paisible, le repos ; l'irrésolu et l'attente attentive ; et la finitude, vraiment.

Les nécessités de repenser la ville et l'architecture dans leur relation à la nature et de se nourrir du principe de réalité sont des injonctions contemporaines qui émanent largement de la société. Voilà une conséquence de la crise de l'environnement, associée à la prise de conscience fulgurante de la fragilité et des limites communes de l'homme et de la nature. Michel Serres raconte qu'il est devenu philosophe à la suite d'Hiroshima*. Comment ne pas situer la prise de conscience de la fragilité de l'homme et de la nature, là aussi, au lendemain d'Hiroshima et de Nagasaki ? Sommes-nous face à l'irréparable ? La nature est-elle devenue caduque ? Dans cette situation, où nous quittons des positions millénaires dans notre relation à la nature, nous, architectes, urbanistes — les paysagistes sont peut-être un peu en avance — avons l'opportunité rare de redonner du sens à notre travail, de nous réinterroger sur ses raisons. L'architecture est

impensée depuis trop longtemps ; c'est l'occasion rêvée de la repenser et de réinstrumentaliser la réalisation de l'établissement humain pour répondre aux enjeux environnementaux.

- *Michel Serres in Entretiens avec Le Monde, 1.Philosophies, éditions La Découverte / Le Monde, Paris, 1984*

Si la nature elle-même et la société nous sommes de repenser à la nature et à la société, cela ne signifie pas que l'idée de nature n'est pas présente depuis longtemps en architecture... Un historien qui déciderait de faire une histoire de l'architecture basée sur la relation de l'architecture et de la nature pourrait en réécrire le fil*... Ne peut-on pas se demander si cette relation n'est pas au fondement de l'architecture, reconsidérée constamment selon les lieux et les époques ? Notre travail ne consiste-t-il pas à compléter la nature ?

- voir l'essai de Daniel Le Couédic dans *Etudes et Correspondances* page

Georges Bataille parle d'un *principe d'insuffisance* à la base de chaque être ; Maurice Blanchot précise *principe d'incomplétude*...* L'architecture émane de cette incomplétude, celle de l'individu ou celle d'une société ; elle intervient dans l'organisation de la relation des êtres entre eux et de l'individu à la nature. Ce qui pose question est la manière dont nous pouvons procéder pour répondre aux attentes de la société en termes de nature... alors même que la notion de nature comme la société l'entend aujourd'hui, est un mélange étrange de Disney, de parc-nature, d'une petite fleur, du vent, d'une pensée scientifique, d'Ushuaia, du jardin qu'il faut tondre et du trou d'ozone... Cette vision étrange et hétérogène renvoie à *ce que nous ne sommes pas* mais qui ne nous est pas étranger.

- *Maurice Blanchot, La Communauté Inavouable, éditions de Minuit, Paris, 1983*

L'architecte ne peut travailler que pour autrui. Il est dans la nécessité d'aller vers l'autre, parce que l'autre — autrui si vous préférez — est l'affirmation du monde qui lui fait face. Aujourd'hui, cet autrui a quatre visages. L'*autre*, toi qui me fait face. Le *grand autre*, c'est-à-dire la société. *Soi* : Kant aide à comprendre comment soi est *autre* : "*Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours en même temps comme une fin et jamais simplement comme un moyen.*" * Le quatrième visage, c'est *la nature*, - ou *la terre* plutôt, manifestation que l'on sait nommer plus facilement - quatrième visage qui exprime notre dépendance vis-à-vis de lui et auquel nous ne pouvons pas faire l'économie de nous adresser.

- *Emmanuel Kant, Fondements de la métaphysique des mœurs, éditions Delagrave, Paris, 1966*

La façon de s'adresser à la terre et les moyens à mettre en œuvre pour y parvenir diffèrent selon les cultures... Il y a dans un livre de Catherine Larrère : *Les philosophies de l'environnement* * une analyse fine de la façon dont le monde anglo-saxon et le monde français réagissent dans leur relation à l'environnement. En la matière, je distinguerais plutôt le monde protestant et le monde catholique. Elle explique que dans sa relation à l'environnement, l'anglo-saxon met en avant la dimension éthique ; ainsi les réponses aux problèmes de crise environnementale ont été articulées, en réaction, par un repositionnement éthique. En France, ça ne s'est pas passé ainsi ; nous avons eu besoin qu'un discours se construise, confié à la science qui est l'outil premier de notre relation à la nature. Quand on observe aujourd'hui les discours de ceux qui revendiquent l'écologie politique, il apparaît qu'ils s'appuient sur un discours technique ; pour Bruno Latour, cette situation est telle qu'aujourd'hui l'écologie politique française ne porte pas du tout sur la nature.*

- *Catherine Larrère, Les philosophies de l'environnement, Presses Universitaires de France, Paris, 1997*
- *Bruno Latour, Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie, éditions de la Découverte, Paris, 1999*

Comment pouvons-nous nous dresser en architectes et urbanistes ? La situation contemporaine exige que nous redéfinissions notre champ, nous met face à un devoir politique : faire une proposition. D'un point de vue théorique, sur quelle base pourrions-nous travailler ?

J'incline à penser que nous œuvrons dans la finitude, dans un déjà accompli, et que, tout compte fait, nous ne pouvons plus parler de croissance au sens d'un développement, d'une somme continue, de l'entropie. Il s'agit davantage de considérer l'ouverture, l'accès à des horizons intérieurs. Si on admet que nous sommes dans une situation finie, le travail à produire est de l'ordre de l'essartement, pour reprendre un mot de l'époque médiévale, c'est-à-dire qu'il nous faut élargir des portions de ce monde déjà occupé, qu'il le soit par la terre, cet autre *autre* de nous, ou par la culture, ou par nous-mêmes. C'est un travail d'écartement, qui ouvre des vides, les libère à l'arrivée de la vie quotidienne. Nous avons à dégager des vides à habiter. Notre travail est d'espacement ; nous ne sommes pas des créateurs d'espaces, mais des aménageurs du monde déjà là. Nous participons à un essor intérieur. En fractionnant le monde fini, nous le dégageons, nous l'ouvrons en une infinité de mondes.

Nous sommes dans une situation historique proche de celle des modernes : s'ouvre entre l'esprit et la matière un vide qui n'en finit pas de se dégager, qui finalement s'élargit et rend plus profond chaque jour notre éventail à vivre, notre possibilité d'exister.

J'avais expliqué cette tenue, il y a quelques années dans un livre *L'En vie, essai d'architecture* — livre si important pour moi que j'ai parfois l'impression de passer mon temps à le réécrire. J'en cite un passage, plaçant en préambule cette pensée d'Henri Maldiney à propos de la folie : *"L'altérité est imprévisible"** ; elle n'est en tout cas pas inassimilable au *même*, ou à *nous-mêmes* ; aussi n'avons-nous qu'une chose à faire — me semble-t-il —, c'est de ne pas essayer de nous mettre à la place de l'autre.

*"L'architecture installe la vie qui porte son propre sens
Elle établit idéalement la vie en son propre sens
Tâche bien assez difficile.
L'architecture n'a pas à afficher la vie
elle n'a pas à la figurer
elle n'a pas à la représenter
Qui d'ailleurs connaît le sens de la vie ?
La pensée la philosophie et la science
échouent sur ce point
L'architecture ne comprend pas davantage
le sens de la vie.
Mais
elle détient complice
le secret de son installation*

*Installer, ce n'est pas comprendre
mais davantage.
Installer établit constitue
ce serait emplacer l'Autre,
Couler dans le lieu un sens passant,
Dans le toujours déjà là
Installer ce qui est absent
ce qui se dérobe
Admettre une courbe
une onde dont l'origine est voilée
et dont le prolongement échappe à la connaissance.*

- *Henry Maldiney, Penser l'homme et la folie, J. Million éditeur, Grenoble, 1991*
- *Philippe Madec, L'En vie, essai d'architecture, éditions A Tempora / L'Epure, Paris 1995 (épuisé)*

À la suite de ce livre, d'autres textes m'ont aidé à comprendre cette position et à aller plus loin en ce sens. Ainsi Maurice Merleau-Ponty disant : *ce qui est donné et vrai, c'est la tension de mon expérience vers un autre dont l'existence est incontestable à l'horizon de ma vie, même quand la connaissance que j'ai de lui est imparfaite.** Ainsi Antonin Arthaud expliquant que *réduire l'inconnu au connu est un meurtre**. Ou René Char écrivant : *le passage de la connaissance à la science consomme une férocité. Ceci n'est pas une prévision mais un constat. Méfait plus vaste que celui du belluaire chrétien lançant le sort sur nous, sort repris par sa descendance totalitaire l'appliquant à l'humanité sous le filet.* Il ajoute : *Ce qui est dérobé de la nature et des hommes est incommensurable, ce que nous en accueillons est minime tant les deux disent bas leur secret**.

- Maurice Merleau-Ponty, *Le Visible et l'Invisible*, éditions Gallimard, Paris, 1964
- René Char, *Fenêtres dormantes et porte sur le toit*,

Récemment, un intérêt pour la faiblesse m'a tourné vers Gianni Vattimo et Pier Aldo Rovatti* et *la pensée faible*. Vattimo résumait ainsi la notion de vérité dans "*L'essence de la vérité*" de Heidegger : *Des deux significations du vrai qu'il détermine, le vrai comme conformité de la proposition à la chose et le vrai comme liberté, c'est-à-dire ouverture des horizons par lesquels toute conformité devient possible, de ces deux, il est certainement juste de privilégier cette dernière.*" ** Rovatti fonde ce dernier point sur l'intuition après avoir expliqué pourquoi l'intuition a aussi à voir avec la pensée ; cette intuition-là est partageable, sans pouvoir pleinement la détailler. Si je devais résumer, je dirais que le vrai comme vérité, est comme une "*ouverture des horizons par lesquels toute conformité devient possible*", ouverture qui nous environne et s'ouvre aussi en nous, et qui est l'espace de la liberté des rapports interpersonnels, des rapports entre les cultures et les générations, rapports établis sur la reconnaissance de notre fragilité fondamentale, dont la nature est rhétorique.

- Gianni Vattimo et Pier Aldo Rovatti, philosophes, auteurs de "*Il pensiero debole*" ("*la pensée faible*") paru en Italie en 1983. Voir aussi *La pensée faible* de Vattimo et Rovatti : une pensée faible de Anne Staquet, Editions de L'Harmattan
- Gianni Vattimo, Introduction à Heidegger, Cerf, 1985

Rovatti ajoute la question suivante, qui s'impose à nous : *Parler de la faiblesse de la pensée signifie-t-il aussi théoriser une diminution de la force projective de la pensée ?*

Voilà la croissance, en son projet de crue, qui se repose. On peut se demander si elle ne se dresse pas de la même manière quand on parle de flou à propos de la logique, de défaite pour l'œuvre d'art, de pauvreté dans la musique ou de modestie dans l'architecture. Parler de modestie, de flou, de pauvreté fait-il perdre la force projective de la musique, de l'architecture et

de l'art ? Il faut continuer à suivre Rovatti quand il explique qu'*il ne s'agit pas de repenser le rapport entre la pensée et le monde* - on pourrait ajouter entre l'art, la science, l'architecture et le monde - *mais d'abord de mettre en cause la souveraineté que la métaphysique a attribué à la pensée de l'être, souveraineté à l'égard de la politique et de la praxis sociale*. Je le suivrais volontiers ce positionnement de Rovatti. S'interroger sur la puissance de l'architecture, c'est-à-dire aussi sur ses limites, sur ce qu'en son nom, on peut faire ou ne pas faire, ne serait-ce pas en définitive le gage de la liberté et du positionnement éthique indispensable pour laisser remonter le politique et la praxis sociale ? Voilà la base à partir de laquelle faire du projet, base incomplète puisque beaucoup nous échappe, et risque de nous échapper encore. Alors autant admettre la venue de cet impensé, lui offrir le champ de son déploiement, puisqu'il s'agit de la vie...

Il n'y aurait donc plus de croissance, seulement un travail dans un horizon intérieur qui n'en finit pas de s'ouvrir et de rendre le monde accessible. À la question de la construction, il est envisageable de répondre en évoquant comment le projet peut intégrer la dimension temporelle et comment les architectes urbanistes sont amenés à travailler sur l'espace par le temps, et non plus par la forme. Je l'ai déjà abordé, notamment dans *Les Heures de l'Arbre et du Net** où un projet poétique rendait compte de cette possibilité-là.

- *in Poiésis n°11, Etudes et Correspondances page 229*

Comment faire pour repenser l'établissement humain ? Les ingénieurs ont réagi plus rapidement, environnementalistes ou ingénieurs du bâtiment, en mettant au point ce qui s'appelle la "Haute Qualité Environnementale" dite HQE : c'est un ensemble de procédures techniques pour que le bâtiment génère une relation harmonieuse à son contexte et un environnement intérieur sain. Un certain nombre d'entre nous font de cet apport premier des ingénieurs le cheval à suivre sans mot dire. Je propose autre chose. D'abord reconnaître que les ingénieurs ont ouvert la voie ; les en remercier. Ensuite comprendre que cela ne suffit pas*. Seul un positionnement éthique fort, véritable, tranché, de chaque architecte peut redonner à l'architecture sa place dans l'établissement humain. Chaque architecte doit engager sa propre puissance au côté de l'homme, dans le monde humain commun, dans la "quotidienneté" dont Vattimo rappelle qu'elle est *toujours historiquement qualifiée et culturellement dense*.*

* *Philippe Madec, Architecture et Qualité environnementale, Le Moniteur du 15 mars 2202*

* *in La pensée faible de Vattimo et Rovatti : une pensée fable, op.cit.*

L'architecture *ne traite* pas de la nature mais de l'environnement de l'homme, aujourd'hui dans l'optique du développement durable. Pour nous, héritiers d'une situation catastrophique, il s'agit de ménager ce qui nous reste de nature et d'humanité - d'où la notion *d'aménagement* comme concept et manière -, et d'en tenir une comptabilité pour les générations futures afin, au-delà,

d'accomplir notre projet de modernité. Si l'architecture traite de la nature, c'est à la nature archaïque de l'homme qu'elle s'adresse, une nature toute d'incomplétude à laquelle l'architecture répond mais aussi une nature pensée comme perfectible par la science moderne à la différence de la nature non humaine qui est considérée comme se dégradant. Il faut dorénavant progresser car nous voilà face à une responsabilité qui ne balance absolument plus entre nature et humanité, puisque c'est aussi à la terre que l'architecture s'adresse. Même si l'architecture ne traite pas de la nature, l'architecte, lui, a des obligations vis-à-vis de la nature. Politiques pour répondre aux attentes floues mais expresses de la société. Physiques, qui tiennent à cette consubstantialité de la terre qui nous replace au cœur du vivant dans la biosphère. Symboliques qui tiennent à toutes les significations entretenues avec l'idée de nature et à tous les universaux symboliques. Poétiques qui émanent de tous les affects qui s'en dégagent. Francis Ponge nous dit : *ce qui est tout à fait spontané chez l'homme touchant la terre, c'est un affect immédiat de familiarité, de sympathie, voire de vénération, quasi filiale, parce qu'elle est la matière par excellence.** Et enfin, obligation quasi mystique, qui est issue de cette piété humaine, *même sans fondement* - Jonas* le dit - qui s'incline devant toute création terrestre.

- *cité in Poiésis n°13, Actuelles/Inactuelles page 150*
- *Hans Jonas, philosophe allemand, auteur du "Principe de responsabilité"*
- *Hans Jonas, Pour une éthique du futur, Rivages Poche, Paris 1998*

Au nom de l'architecture et de l'humain, les architectes ont toujours su ce qui organise les matières, les usages, les savoirs, les techniques, l'argent. Aujourd'hui, nous ne le savons moins puisque le projet politique n'est plus là pour nous nourrir. Nous sommes donc face à nous-mêmes et face à cette société qui demande et réclame, sans apporter de projet, non seulement une garantie des conditions de la citoyenneté, ce qui était l'enjeu il y a encore peu de temps, mais aussi des conditions du vivre-ensemble. Notre travail consiste à intégrer l'idée de nature pour savoir nous adresser à la terre et pouvoir négocier avec elle les conditions d'un établissement humain durable. Peut-être y parviendrons-nous en cherchant à introduire le sens de la nature dans l'œuvre architecturale urbaine et paysagère. Ne me demandez pas quel est le sens de la nature, il est inconnu, peut être est-il impossible à atteindre, mais il déclenche une tension infinie qui serait capable d'orienter tout nouveau dessein architectural et urbain, au même titre que la question de l'essence a nourri la métaphysique. Cela ouvrirait une architecture en recherche ou mieux en déséquilibre et en mouvement. Ce serait sans doute l'idéal pour commencer à notre travail d'espace, au creux du monde, face à la société, nourris d'une certaine idée de nature.

Débat

Stéphane Gruet

Quand tu invites à travailler l'espace non à partir de la forme mais du temps, et même s'il s'agit d'investir des espaces déjà conquis, ne s'agit-il pas toujours de croissance, un mode de croissance qui serait intensif et non plus extensif ?

Philippe Madec

D'accord sur le mot intensité, mais la notion d'aménagement m'apparaît plus pertinente que celle de croissance.

Stéphane Gruet

Mais l'aménagement n'est-il pas plutôt de l'ordre de la construction, de l'acte intentionnel, de la décision, du projectuel ?

Philippe Madec

Le concept d'aménagement fait le pont entre la pensée et le projet : ménager le réel tout en l'agençant.

Stéphane Gruet

J'ai envie de regrouper tous ces termes que tu as énumérés au départ - la fragilité, la faiblesse, le flou, l'inconnu, l'irrésolu, l'attente - sous celui de marge. Il s'agit de tout ce qui est aux marges, là où les choses s'exténuent et où en même temps elles s'ouvrent...

Philippe Madec

L'analyse historique nous a fait croire que c'était à la marge, alors que c'est bien au centre.

Stéphane Gruet

Effectivement, aujourd'hui ces marges ne sont plus extérieures mais intérieures. Quand tu as ensuite parlé de finitude, j'ai d'abord pensé que cela ne rentrait pas dans la même catégorie. En fait si, cette marge, c'est une ouverture dans la finitude...

Philippe Madec

Oui. La finitude n'a pas l'horizon. Il y a quelques années avec Michel Corajoud, nous avons publié un dialogue intitulé *Le Temps, vu de l'horizon*, dans lequel nous partagions cette idée que l'horizon n'est plus kantien qui entoure les objets et permet de les discerner, mais qu'il est le déversement, le temps lui-même, qu'il nous parle toujours de l'ailleurs, ne dit pas seulement le lieu. Cette conception de l'horizon appartient à la liste initiale et évoque l'horizon intérieur. Cet horizon-là n'en finit pas d'aller au-delà*.

* Michel Corajoud et Philippe Madec *Le temps, vu de l'horizon, in Concevoir Inventer Créer, sous la direction de Robert Prost, éditions L'Harmattan, Paris, 1995*

Stéphane Gruet

Chez Kant il y a une hypothèse sur la nature des limites cosmologiques à l'espace en réponse à la question de savoir si l'univers est ouvert ou fermé... Il y répond en faisant cette hypothèse que de la même façon que la terre est ronde et que lorsqu'on la parcourt en ligne droite on revient à son point de départ, à l'infini l'espace se retourne sur lui-même, si bien que l'on serait dans un infini fini. Cette hypothèse peut nous aider à conceptualiser cette ouverture dans le fini dont nous parlons, à la fois spatiale et temporelle, car depuis Kant, on a reconnu que l'un ne pouvait être conçu sans l'autre.

Je voudrais revenir sur l'idée de pensée faible. C'est un mot qui revient dans le discours de certains sociologues ou urbanistes, qui me semble à certains égards problématique, et qu'il serait bon de préciser. Tu as dit que la pensée faible selon Vattimo est une pensée projectuelle faible... Mais la pensée est-elle forcément conceptuelle ou projectuelle ?

Par ailleurs tu demandes que chaque architecte mette à l'œuvre sa puissance... Est-ce donc une puissance faible ? Pour ma part j'utilise le mot pensée en un sens plus large que la seule pensée conceptuelle. Pour moi le corps aussi pense. La pensée au sens où on l'entend habituellement, c'est l'âme simplement qui s'exprime par la voie de l'esprit. La puissance, c'est également de la pensée.

Dans le domaine de la production "artistique", il y a donc une pensée formatrice, qui relèverait de l'assistance à l'œuvre qui veut être, de la croissance. Il y a un moment où les choses commencent à se mouvoir, à se mettre en tension, petit à petit elles se mettent en place, ce qui était de l'ordre du dynamique et du diffus se met en tension de plus en plus grande, et cela devient quelque chose d'une grande densité. Quand l'œuvre est achevée, la satisfaction vient avec le sentiment de sa grande densité. On passe d'une formation diffuse à quelque chose qui est de l'ordre de la construction. Mozart dit que son œuvre achevée qu'elle est comme un bloc de métal. Il y a une sensation de densité et de structure, qui est de l'ordre de la dureté construite. C'est un nouveau pont entre le continu de la croissance et la construction.

Je ne plaiderais pas pour la faiblesse de la pensée mais pour un maximum de puissance. Encore faut-il savoir ce que l'on entend par là, mais il me semble que toute œuvre vise vers l'expression maximum de sa puissance.

Philippe Madec

Il y a différents niveaux, auxquels je ne peux pas répondre de la même manière. Vattimo et Rovatti mettent en cause la puissance de la métaphysique et son hégémonie. Contre elle, ils proposent une position dite « faible ». On est à la fois dans la rhétorique et la dialectique, et dans un positionnement historique.

Parler de la puissance de l'architecte ne se pose pas au même niveau. Il convient de s'interroger sur la puissance de ses outils, dont il peut devenir un servent (comme on dit de celui qui utilise

une rampe de missile) ; un certain nombre d'outils de l'architecte l'asservissent. Aussi pour mettre en crise la puissance de ses outils, l'architecte doit prendre position, surtout vis-à-vis de la société. Ce positionnement pourra alors orienter la maîtrise de ses outils. Giorgio Agamben, autre philosophe italien contemporain, revendique pour chacun le droit d'engager la force de ce qu'il est, sans diktat, sans convention, dès lors qu'il s'agit d'un engagement profond et sans retenue*. Convoquer la puissance de chacun pour comprendre et se positionner dans l'action est une requête absolument nécessaire face à l'abandon du politique et à la crise de l'environnement. On est en mesure de penser que la faiblesse d'un certain nombre d'architectes a entraîné la situation où nous sommes. Quant à la force de l'œuvre, tu l'as décrite de la meilleure façon qui soit. Une émotion survient quand on voit que, petit à petit, dans le travail ensemble, c'est-à-dire avec le monde, l'extérieur, la matière, etc. l'œuvre se solidifie et prends corps.

**Giorgio Agamben, La Communauté qui vient, Théorie de la singularité quelconque, éditions du Seuil, Paris 1990*

Bruno Queysanne

J'aimerais interroger force et faiblesse de l'être. La métaphysique a été une pensée forte mais d'un être fort. Je lui préférerais une pensée faible, au sens d'une pensée en retrait, d'un être faible. Si on ne qualifie pas l'être et qu'on le laisse être être, alors il est fort. Cette domination de l'acception forte de l'être, d'un être qui ne serait pas contrebalancé par un non-être, est très ancienne en Occident.

L'être fort est né au moment où la déesse montre les trois chemins possibles à Parménide - qui est justement la référence principale de Heidegger. Il y a trois voies : la voie de l'être qu'il faut prendre car elle est la seule qui permette de penser et de connaître, la voie du non-être qui n'est pas à prendre car si on ne peut penser le non-être on ne peut non plus le connaître, et cette troisième voie, qui est celle des hommes, de l'opinion, d'une pensée-connaissance moyenne, intermédiaire, non assurée sur laquelle nous sommes évidemment engagés mais dont il faut nous écarter...

La métaphysique nous a longtemps empêché de penser un être qui serait en même temps être et non-être.

On revient à la pensée orientale dont François Jullien essaie de comprendre le fonctionnement. Lorsque j'étais étudiant, on disait qu'il y avait les civilisations qui étaient capables de penser la catégorie de l'être et qui avaient une vraie philosophie, et les autres qui ne l'étaient pas, et qui avaient des mythes, des récits, des poèmes, mais pas de philosophie. Il n'y avait donc pas de philosophie indienne, ni de philosophie chinoise alors que depuis des milliers d'années, ces civilisations ont laissé des textes qui nous parlent du monde et d'une pensée du monde, mais sans la catégorie de l'être, voire sans celle du temps telle que nous l'avons forgé, c'est à dire un temps causal où le passé serait conséquence du présent et où le présent qui devient passé serait conséquence du futur.*

nte dlr : on peut penser à Pascal pour lequel la faiblesse est la condition de la grandeur de l'homme

** François Jullien,.....*

Je suis d'accord avec cette idée d'une pensée faible mais je voudrais qu'elle s'affronte à la pensée d'un être faible, d'une conception faible de l'être. Nous ne savons penser qu'être fort, un être qui ne laisse pas place au non-être, puisque on ne peut pas penser et connaître le néant. Or si on peut donner une positivité au néant... La pensée taoïste est équilibrée, elle conçoit un équilibre entre être et non-être, et cet équilibre, c'est le tao, le chemin.

Stéphane Gruet

Mais les taoïstes n'opposent pas de façon duelle être et non-être...

Bruno Queysanne

C'est nous qui les distinguons, parce que nous pensons l'être sous la forme de l'un, et donc nous ne pouvons pas admettre que l'un ne soit pas un, mais eux ne pensent pas sous la catégorie de l'un... L'un c'est éventuellement ce qui se produit lorsque être et non-être entrent en vibration, en contact. Je pense qu'ils ont bien une conception faible de l'être.

Philippe Madec

Ils s'inquiètent surtout de l'étant.

Bruno Queysanne

Il faut le prendre en tant que forme active de l'être. L'être en train d'être c'est de l'étant, mais de ce point de vue, l'étant est faible... Ceux qui en restent à penser l'étant n'ont pas pensé l'être.

Stéphane Gruet

je crois que nous sommes encore dans la métaphysique... La pensée dont je parlais tout à l'heure en opposition à la pensée conceptualisée, c'est tout à fait autre chose que ce dont tu parles. Effectivement, l'être au sens parménidien est vraiment au fondement de la métaphysique dont nous avons héritée. Je suis d'accord avec tout ce que tu dis, mais la pensée que je souhaite forte n'est pas de l'ordre de cette métaphysique, elle ne relève pas de l'être... C'est difficile parce qu'il y a toujours eu une confusion de l'être et de la pensée. Il me semble qu'il y a une puissance et une force de la pensée qui n'est pas de l'être, qui est "pur mouvement" dirait Claudel, qui est pur dynamisme et qui s'exprime dans la croissance, dans l'ordre du vital, du continu. Par contre, je serais d'accord pour cette faiblesse de l'être en tant qu'instance construite.

Bruno Queysanne

*Je mets cette faiblesse entre guillemets. Je ne veux pas penser un être faible, cela serait continuer à penser au sein d'une culture où le fondamental, c'est l'être, et où je l'affaiblis. Mais je ne peux pas y parvenir ; il faudrait que je sorte de cette pensée. Tout à l'heure, tu parlais de sur-nature, mais chez les grecs il s'agit plutôt de sous-nature, le fondement c'est hypokameion, hypo c'est dessous, kameion, (**à vérifier**) c'est ce qui est étalé, c'est ce sur quoi on se tient, c'est le fondement. Si on continue de penser dans cette pensée du fondement, du fondement par en dessous, de cette arche qui fonde, qui*

commence et qui commande, on n'arrive pas à y échapper à l'être. On a beau vouloir l'affaiblir, on se leurre. Une pensée faible peut déclencher une conception d'un être faible, mais il est très difficile de concevoir les opérations selon lesquelles une pensée serait faible mais opérative.

Quant à la puissance de l'homme, il faudrait l'entendre dans son sens médiéval, celui de vertu. L'homme puissant, c'est l'homme vertueux, qui respectant ce qu'il est, agissant ce qu'il est, est vertueux. On n'est pas vertueux parce que l'on respecte les commandements, mais parce que l'on "met en route" son être propre, sa puissance propre.

Yann Nussaume

Au Japon, la question de l'être pose problème. La transcendance de l'être a été sérieusement mise en question en Occident, tandis que c'est l'absence d'être qui est remise en question au Japon. Mais quand on aura pris conscience en Occident que l'être n'est pas purement transcendant, quand les japonais auront pris conscience qu'ils ne sont pas complètement immanents, il restera néanmoins des différences importantes, et ni les uns ni les autres ne se seront mis d'accord sur ce problème déterminant pour le rapport croissance et construction.

Stéphane Gruet

Il est très clair que l'être est une invention occidentale. Valéry disait : "l'être qui a fait une si longue carrière dans le vide"... Bergson aussi dit que cela fait partie de ces problèmes inventés par la métaphysique et qui une fois que l'on a remis les choses en place disparaissent d'eux mêmes.

Philippe Madec

Vattimo et Rovatti considèrent — me semble-t-il — l'éthique comme l'activité philosophique première et ne sont pas les premiers à envisager que l'éthique est la philosophie par excellence.

Stéphane Gruet

On ne pourra conclure ce soir, mais je ne résiste pas à l'envie de dire que ce combat contre la vieille métaphysique est réglé. Je suis un peu surpris que l'on puisse aujourd'hui encore se faire un devoir d'attaquer la métaphysique transcendantale classique de l'occident.

Il y a une autre dimension de la transcendance, qui ne s'oppose pas à l'immanence. Comme le dit Teilhard de Chardin ou d'autres, cette transcendance est un rapport à un ailleurs qui n'est nulle part, et qui est donc partout. Il y a ainsi une équivalence entre transcendance et immanence, et cela nous autorise cette ouverture, ces franges, cette finitude ouverte, qui n'est pas plus vers l'extérieur que vers l'intérieur. La question n'est plus de savoir si c'est au ciel ou au milieu de nous. Cette ouverture intime dans les choses est essentielle si tant est qu'elle reste ouverture et qu'il n'y ait surtout de construction idéale nulle part.

Je pense que c'est la construction qui est en cause. Je rejoins l'idée d'une pensée faible, si cette pensée est une pensée constituée métaphysiquement, une architectonique métaphysique. J'aurais même tendance à dire que de ce point de vue il faudrait une pensée nulle, et redescendre effectivement à la rhétorique.

Il ne me semble pas que l'on soit ici hors sujet, on est bien entre croissance et construction... Ce qui est de l'ordre de la transcendance ou de l'immanence, c'est à dire la possibilité de sortir du physique - d'être au-delà du physique, c'est à dire méta-physique - est quand même la condition de notre respiration spirituelle, c'est la possibilité d'un devenir, d'une liberté intime au sein du monde.

Ce qui est de l'ordre de la pensée forte constituée en métaphysique, en architectonique me semble relever du domaine de la construction... Il y a une méta-physique en tant que quelque chose au-delà du physique, la science en parle sans arrêt, quand on parle de seuils quantiques, là où l'individualité des choses disparaît, on est bien au seuil du physique, il y a bien une méta-physique au sens moderne du mot.

Mais dès lors que dans ce métaphysique, on imagine des constructions de pensée, on retombe dans ces archaïsmes aujourd'hui dépassés.

Jean-Paul Vignes

Le fait d'une pensée faible et d'une action faible, telle qu'on l'apprend dans la pratique du zen, permet d'ouvrir sa vacuité intérieure en réduisant la pensée ; en rendant sereine la pensée, on peut augmenter sa capacité à recevoir et à absorber l'univers qui nous entoure. La pensée faible pourrait faire référence aux forces faibles de la physique, qui sont les forces essentielles puisque ce sont celles qui permettent d'éviter les chocs entre particules.

Cette faiblesse permet aussi l'expression des sens, avec lesquels ils nous faut travailler, beaucoup plus qu'avec notre pensée avec laquelle nous avons travaillé trop longtemps. Il nous faut peut être travailler davantage avec nos sens ; pratiquer une pensée faible, un moins-parler, et un agir-plus, ou un agir plus silencieux... Le sens de la mesure me paraît également essentiel, et entre faiblesse et force, il est peut-être un bon parti.